

**Hochschule für Musik und Tanz Köln -
Hochschulbibliothek**

Le concert interrompu

Berton, Henri-Montan

Paris, [1802]

Scène XIII.

[urn:nbn:de:hbz:kn38-14118](#)

ALFRED.

Mon parti sera bientôt pris; mais toi?

LINDORF.

Je termine dès aujourd'hui.

ALFRED.

Mais à propos sais-tu qu'on me assuré que le pauvre Firmin est au désespoir.

LINDORF.

Ne m'y fais donc pas penser: ne songeons qu'aux plaisir qui nous attendent. Tu connais cette musique que nous devons exécuter ce soir.

ALFRED, (feuilletant une partition.)

Ce final?

LINDORF.

Oui, c'est celui de renwal que déjà cet hiver....

ALFRED.

Je me rappelle, mais! que vois-je?... mon ami, je ne me trompe pas; le reconnaît, tu, le petit Juif qui, à Berlin, nous a si bien....

LINDORF.

Oui vraiment, le fripon le plus adroit...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES; MOYSE.

LINDORF.

Eh! bonjour mon cher monsieur Melchisedech-Moyse-Aaron, un des plus honnêtes Israélites de toutes les synagogues passées, présentes et à venir.... qui diantre vous amène chez nous?

MOYSE.

Ché me fais le plaisir tabor de souhaiter pien le ponchour à monsie Lindorf et à monsie Alfred. Ché abris, par une grande hazard, que vous étiez en carnison à Koenisberg.

LINDORF.

Oui, nous avions oublié de vous l'écrire.

MOYSE.

On a une peaucoup grande satisfaction de revoir dés personnes honnêtes.

ALFRED, (ironiquement.)

Ah! nous partageons bien ce plaisir là en vous revoyant, mon cher Moyse.... Asseyez-vous.

MOYSE.

Pien oblige, monsie, le respect....

ALFRED.

Avec nous!... Allons donc!

MOYSE.

Puisque vous l'ordonnez, monsie le chevalier. (Il sassied.)

LINDORF.

Il y a si longtems que nous nous connaissons; nous nous sommes vus souvent à Berlin, pour faire les affaires les plus brillantes (à part) les plus détestables.

MOYSE.

Vous me flattez! ché touchours fait mes efforts pour contenter les praves gens: ché viens ici....(Il se leve.)

LINDORF, (bas.)

Il vient...est-ce que nous lui devons quelque chose?

ALFRED, (bas.)

Je ne crois pas.

MOYSE.

Ché viens, ché dis.

ALFRED.

Oui, vous venez ici pour votre commerce!... Eh! bien cela va-t-il un peu?

MOYSE.

Pas peaucoup, pas presque, et c'est ce qui fait que ché suis venu.... pour vous parler d'un petite affaire.

LINDORF.

Nous n'en faisons plus du tout.

MOYSE.

Je sais, vous êtes riche à présent

ALFRED, (riant.)

A présent? Vous savez ça? Je vois qu'on vous a bien instruit.

MOYSE, (riant.)

Oui, oui, je sais, et votre mariache aussi, monsié Lindorf.

LINDORF.

Ah! voilà pourquoi, peut-être, vous venez?...

MOYSE.

Précisément!... ché viens de faire un petite tournée à Paris et à Hambourg, et j'en rapporte peaucoup infiniment de bijoux chaînes étrisques, ceindures à la géorgienne, flagon t'or, per l'huile antique, cachets montres, bicles d'oreilles, colliers afec les jolies blaques à cornaline, ganne à bomme t'or, linettes t'aproche, bracelets, médaillons garnis te perles, safires, accate, ripis, émé-

raute, té plis à la mode de France; enfin, ché pourrai vous fournir, dans une heure, pour votre mariache, le plus choli assortiment de toute l'Allemagne.

LINDORF.

Dans une heure!... c'est charmant!

MOYSE.

Che apporté aussi un service combleté l'argenterie afec un tessert superbe en fermeil, car il faut bien pour madame, ça montera bien auchiste, et per vous seul, monsié le chevalier, à la motique somme té six mille florins.

LINDORF, (riant.)

Six mille florins!... que cela?... Ça ne peut pas nous embarrasser, Alfred.... nous avons là.

ALFRED, (riant.)

Oui, nous avons là...

MOYSE.

Et puis je viens encore pour une autre chose beaucoup plis...

LINDORF.

Ah! mon dieu! nous n'en sommes pas quittes!

MOYSE.

C'est pour un petit effet...

ALFRED.

Nous y voilà.... Au diable le petit effet.

MOYSE.

Mille trois cents soixante-un florins; payables le lendemain du mariage de l'un des deux soussignés, et qui m'a été passé par mon confrère Jacob.

LINDORF, (bas.) à Alfred.)

Le confrère Jacob! je m'en souviens, nous sommes pris. (Haut, avec un peu d'humour) Mon cher, finissons; pour toutes ces petites misères, bijoux, argenteries, il vous faut de l'argent comptant, n'est-ce pas?

MOYSE.

Non, point du tout, aucunement, Monsieur.

LINDORF, (étonné.)

Non! Ah! ah! et le petit effet de 1361 florins, celui-là, il faudra du moins l'acquitter sur le champ.

MOYSE.

Non, point du tout, aucunement, Monsieur.

ALFRED.

Comment, point du tout?

MOYSE.

Un simple régommance de M. le chevalier....

LINDORF.

Mais, mon cher Moïse, vous m'étonnez? mais, est-ce que vous auriez changer d'état?

MOYSE.

Non, moussie, j'exerce toujours le même profession.

LINDORF.

Vous êtes toujours juif?

MOYSE.

Toujours pour vous servir.

ALFRED.

Et vous ne voulez pas d'argent? Je suis confondu!

MOYSE.

Je ne demande point, et j'apporte au contraire.

ALFRED.

Vous apportez?... C'est bien plus fort ce ci.... Voyons, qu'apportez-vous?

MOYSE.

Une note.

LINDORF, (attrapé.)

Ah! c'est une note!

MOYSE.

Pien détaillée, qui m'a été donnée par M. Bernard, négociant de Hambourg, qui me charge de passer chez M. Lindorf, officier prussien de présent en garnison à Koenisberg (il lit), pour le prévenir que Michel-Joseph Rénolphe, propriétaire de sucrerie de la Madelenelle à la Zamaïque...

LINDORF.

Ce vieux parent, qui jamais n'a voulu me répondre!.... que lui est-il arrivé?

MOYSE.

Il y a un an qu'à la suite d'un de ses accès de colère, qui lui étaient très-communs, il est décédé.

LINDORF.

Décédé!....

ALFRED.

Décédé!... Lindorf sens-tu bien la force de ce mot là?...

LINDORF.

J'en suis tout trouble!...

ALFRED.

Assieds-toi.... (il approche un fauteuil.)

LINDORF.

Je te remercie!... A-t-il laissé... (bas.) je suis si ému, que je n'ose pas m'informer...

ALFRED.

Je suis moins affligé que toi, et je vais

savoir.... (haut et avec l'air touché.) Est-il mort riche, ce pauvre M. Rénolphe?

MOYSE.

Il laisse cinq cents mille livres tournois!

ALFRED.

Cinq cents mille livres! Lindorf!...

LINDORF.

Cinq cents mille livres, Alfred! Ah, mon ami, c'est un événement....

ALFRED.

Allons, sois raisonnable! il faut bien se resigner.

LINDORF.

Soit, je me résigne, mon ami, ne me ménage donc pas, et demande lui tout de suite...en quoi consiste...la succession.

ALFRED, (ému.)

Je vais lui demander. (A Moyse.) Mon cher Moïse, sont-ce des sucres, des cafés, une habitation qu'il a laissés?

MOYSE.

Il y a de tout, Moussé.

ALFRED, (tout ému.)

Il y a de tout! Lindord.

LINDORF, (soupirant.)

Il y a de tout! Alfred.

ALFRED.

Que veux-tu, il faut bien prendre son parti sur une chose....

LINDORF.

Je le prends aussi, mon cher Moïse. Ecrivez donc à M. Bernard que je suis très-disposé à toucher l'héritage et à recevoir ses bons offices. Pour vous vous serez récompensé, (gaîment) et je vous promets que je vous payerai vos premiers mémoires sans

en rien rabattre.

MOYSE.

Comme il plaira à M. le Chevalier; je vais toujours chercher les bijoux, l'archéteries, les vermeils, les croissans, et je reviens au plutôt. En attendant, ché salut M. Alfred et M. Lindorf. (Il sort.)

SCÈNE XIV.

ALFRED, LINDORF.

LINDORF.

Je suis riche! Alfred!

ALFRED.

Cela vient à merveille au moment d'un mariage.

LINDORF.

Je ne me marie plus, je veux vivre libre; j'épousais par raison....

ALFRED.

Attends donc... on croira plutôt que c'était l'intérêt seul....

LINDORF.

Tu me fais frémir!... En effet, serai-je par délicatesse obligé d'épouser Amélie?

ALFRED.

Je le crains, à moins que ne t'aimant pas....

LINDORF, (saisissant vivement cette ouverture.)

Elle ne m'aime pas!

ALFRED.

Tu ne la rendisses malheureuse.

LINDORF.

Je la rendrais malheureuse.

ALFRED.

Alors en la refusant, tu fais une bonne action.